

VIE ET MORT

D'UN MENTEUR

1^{er} prix - concours de nouvelles Riantec 2005

Par un après-midi d'août, j'ai posé mes valises dans la gare de Barreiros. Eternel voyageur, sans cesse en fuite vers le monde idéal, j'étais arrivée par hasard dans ce petit village espagnol, seul signe d'humanité dans la plaine étroite bordée de hautes montagnes. Un point, à peine visible sur la carte, indiquait ce paradis de nature où les meules de foin attendent Don Quichotte. Ici, la vie marche au rythme des carrioles où s'entassent récoltes et voyageurs. Je m'engageais plus avant vers le village. Un coq s'arrêta pour me regarder passer, pointant de côté un œil inquisiteur. Les volets clos de la rue principale soulignaient l'incongruité de ma venue. Entre une porcherie et une grange, devant le store baissé de l'épicerie générale, quelques vieux, assis sur le banc, appuyés sur leurs cannes, attendaient en discutant à voix basse.

Un nuage de poussière se rapprochait, lentement apparurent un prêtre, entouré d'enfants de chœur puis des hommes et des femmes en noir. Un

cercueil, une simple bière en bois, était porté par quatre colosses aux visages usés par le soleil. Les chants, portés par l'air brûlant, jetaient sur les cœurs un filet de tristesse. Le cortège funèbre passa devant nous, les hommes, le pas lent, alourdi par la marche du temps ; les femmes courbées sous le poids du destin. Péniblement les vieux, l'un après l'autre, se levèrent, s'appuyant sur le courage de leur voisin. Le visage crispé et les reins bloqués, ils se joignirent à la marche.

Laissant mes valises à la porte fermée de l'épicerie générale, je suivis le cortège. D'une voix de basse à vous faire vibrer le cœur, un homme dans la procession entonna un *Ave Maria*. Une vieille femme voilée de noir, pleurait, le nez enfoui dans un mouchoir à carreaux. Je commençais à ressentir des picotements dans les yeux quand un homme en chapeau haut de forme démodé se retourna pour me dévisager. Je crispais mes lèvres en un faible sourire, se voulant tout à la fois excuse pour mon étrange présence et message de condoléances. Le cortège s'engageait sur un chemin aride bordé de pins et d'eucalyptus. Les vieux, essoufflés, soutenus par leurs cannes, disparaissaient dans la réverbération poussiéreuse. L'homme au chapeau ralentissait sa marche, biaisant à travers l'escorte funèbre. Les mains jointes derrière le dos, le haut de forme penché sur ses épais sourcils gris, il se trouva bientôt à mes côtés, alignant son pas sur le mien. C'était un homme à l'allure soignée avec une petite barbe taillée en pointe. Monsieur Arribal était instituteur. En sa qualité

d'homme instruit, il me demanda d'un ton affecté où perçait la curiosité, si j'étais une amie du défunt. Bien que comprenant parfaitement l'espagnol, quel ne fut pas mon embarras d'alors... Je lui avouais, qu'attirée par la solennité de la cérémonie, charmée de tant d'authenticité, moi qui arrivais d'une grande ville française, je n'avais pu m'empêcher de suivre le cortège. Au mot de France, le visage de l'instituteur s'éclaira. Me serrant alors chaleureusement la main, d'une voix teintée d'émotion, il me glissa à l'oreille, désignant le cercueil :

« Il aurait été ravi d'avoir une jolie française à son enterrement. »

Surprise mais heureuse de rendre cet ultime plaisir à l'inconnu du cercueil, je l'accompagnais jusqu'à sa dernière demeure en compagnie de l'instituteur au chapeau haut de forme. C'est avec un véritable chagrin que je vis le cercueil se recouvrir de terre. A la fin de la cérémonie, j'étais en deuil, unie aux villageois massés en ce petit cimetière de montagne.

A la porte du cimetière, ils se dispersèrent. A l'ombre parcimonieuse des eucalyptus, je pris le chemin du village en compagnie de Monsieur Arribal. Des chèvres broutaient et le son de leurs clochettes rythmait la chute de quelques feuilles jaunies. Il enleva son chapeau pour s'éponger le front et me conta l'histoire.

« Il est arrivé dans le pays il y a cinq ans, il a loué une chambre à la veuve Delgado qui tient l'épicerie-bar-hôtel-restaurant. A vrai dire, il a toujours été le seul client de l'hôtel. C'était une véritable promotion pour notre village d'avoir un hôtel, même si, au début, les paysans pensaient que la vue d'un touriste ferait tourner le lait des vaches. Nous ne connaissons pas le tourisme, mademoiselle, et monsieur François représentait, à lui seul, l'exotisme. Pendant les premières semaines, les enfants ont scruté ses habitudes de vie, passant leurs heures de liberté sous l'unique fenêtre de l'hôtel. Les hommes se méfiaient, les femmes se regroupaient régulièrement chez la Diaz - la vieille un peu sorcière qui fait parler les esprits - pour tenter de lire dans sa vie et comprendre ses intentions. On ne le voyait pas au prêche, alors le curé ne l'a plus salué et a pensé faire appel à un exorciste. Quelques semaines après son arrivée, les esprits étaient agités et les paysans affirmaient, à voix basse, que les récoltes seraient mauvaises. Les enfants, dans mes cours, devenaient distraits et même dissipés, occupés à se raconter, en chuchotant, je ne sais quelles inventions concernant l'inconnu. Les langues allaient bon train, les enfants y voyaient un chevalier banni, le curé, le diable, les paysans, un paresseux à moitié fou, les jeunes filles s'imaginaient un homme exilé tentant d'oublier un Amour malheureux. Les vieilles, elles, se rangeaient à l'avis du curé. Cet homme, à moi, m'inspirait la pitié. Il fallait le voir, dans les premiers jours, marcher le long des chemins empierrés : silhouette grande et

maigre sur laquelle se découpait une tête allongée surplombée d'un crâne à moitié chauve. Il ne quittait jamais son short jaune vif et une veste de jogging qu'il portait à même le corps. Sa démarche vacillante, rendue pénible par des charentaises évasées, le faisait ressembler à un automate en quête d'équilibre. Voyez-vous, je le trouvais pittoresque. Un soir, je me décidais à l'aborder. En l'approchant, je fus frappé par son teint pâle - le teint d'un homme qui méconnaît le grand air - et ses longues mains fines. Sa blancheur et la finesse de sa constitution ont joué pour beaucoup dans la méfiance qu'il suscitait chez les paysans. Il portait en collier une barbe grise et filandreuse, peu soignée, à l'instar de son allure générale. De mon premier face à face avec cet homme étrange, je garde en mémoire l'agréable surprise qu'il me fit en s'exprimant dans un espagnol parfait. Il me donna l'impression, jamais démentie en cinq ans, d'un homme courtois et savant. Nous avons pris l'habitude, guidés par le hasard, de nous rencontrer chaque soir à la porte de l'école et de regagner le village au pas ralenti de nos discussions. J'appris qu'il venait de France. Un homme d'affaires retiré du monde actif pour des raisons qu'il a toujours tenues secrètes. Il avait beaucoup voyagé. Il arrivait du Venezuela avant de s'installer chez nous. Il avait vécu au Canada, en Suède et même en Amérique. Il aimait se reposer chez un ami en Bretagne et avait une maison à Biarritz. Il connaissait tous les pays d'Europe dans lesquels il avait travaillé du temps de ses affaires. »

Je sentais un profond respect dans la voix de monsieur Arribal quand il prononçait ce mot sérieux "d'affaires". L'instituteur, après un regard circulaire sur le village écrasé de lumière reprit :

« Il connaissait l'histoire et la littérature. Il y avait pour moi un réel et vif plaisir à échanger des idées avec lui. Fier d'avoir trouvé un homme si intelligent en la personne de monsieur François, je fis part de ma découverte au curé et à quelques uns de mes amis paysans. Mademoiselle, quel dépit je ressentis quand, redoublant de méfiance, ils le soupçonnèrent d'être un agitateur politique. Les hommes ici sont bons mais peu instruits et récalcitrants à la nouveauté. Ainsi, cette situation de méfiance, profitable à notre amitié, dura encore quelques temps. Je crois pouvoir dire que six mois après son arrivée, il n'y avait que moi à lui adresser la parole. Il passait les journées dans la fraîcheur de sa chambre - il avait fait venir un ventilateur de France - à lire, écrire ou se reposer.

Tout a changé en avril, alors que les hommes étaient aux champs et que les enfants profitaient de leur jour de congé pour courir à travers la campagne. Monsieur François, exceptionnellement de sortie cette après-midi là, rencontra un groupe de très jeunes faisant cercle autour d'un corps à terre. Poussé par la curiosité, il s'approcha et découvrit le petit Ballesteras, âgé de sept ans, vomissant et pleurant. L'enfant se plaignait de terribles maux de ventre. Nous n'avons pas de médecin au village, nous n'avons que Lopez, un

vieux rebouteux qu'un aîné était déjà parti chercher. Monsieur François avait des connaissances médicales acquises au cours de ses nombreux voyages. Il a tout de suite parlé d'appendicite et a envoyé les enfants chercher une voiture. Juan a amené sa mère et une couverture. Tout s'est ensuite passé très vite : avec la permission de madame Hernandez, il a emprunté la voiture de son mari. Le petit Ballesteras a été opéré le soir même à la ville. Les médecins ont parlé d'une péritonite. Lopez n'aurait rien pu faire, il l'a avoué lui-même. Les hommes en rentrant le soir ont écouté le récit de leur femme. Les vieux, eux, assis comme à l'accoutumée devant l'épicerie, avaient vécu l'événement du jour, mais les enfants, à grand renfort de cris et de gesticulations, n'avaient de cesse de leur raconter encore. Madame Ballesteras pleurait de reconnaissance et Ballesteras, homme bourru d'ordinaire, tripotait maladroitement sa pipe quand je suis passé, tard le soir, pour prendre des nouvelles du petit. Martha, la veuve de Delgado, qui tient l'épicerie - bar - hôtel était fière d'héberger sous son toit le héros de la journée. Je l'entendis même en passant, dire à la Diaz : "J'ai toujours su que c'était un brave homme ! Mais pardi ! Il ne se nourrit pas assez, c'est pour ça qu'il est tout pâle. Tiens, ce soir j'm'en vais lui porter un bol de soupe." Alors, mademoiselle, j'ai su que monsieur François ne serait plus seul. Le lendemain matin, les Ballesteras l'invitèrent à dîner, les vieilles le saluèrent de sourires édentés, les vieux se levèrent pour lui serrer la main, il fit sa promenade du

soir accompagné des enfants. Comme je le félicitais à mon tour, il prit un air modeste et m'affirma que quiconque à sa place aurait agi de la même façon. Il était devenu la coqueluche du village. Pas une semaine sans qu'il ne soit invité à partager le repas d'une famille, il était de toutes nos fêtes, assistait même au culte. Les hommes, à présent, agitaient les bras en salut quand ils l'apercevaient. Curieusement, au début, j'observais que ce revirement de situation ne semblait pas rendre monsieur François plus heureux. Il semblait vouloir se refermer sur lui-même et oublier son acte salvateur. Mais la jovialité de nos villageois est communicative. Le petit Ballesteras est rentré au bout d'une quinzaine de jours et les marques de respect envers monsieur François ont redoublé. Le petit reprenait des forces et des couleurs. Monsieur François devint le compagnon de jeu favori des enfants. Il était redoutable aux billes m'a-t-on dit. Nous avions, dans le tumulte de l'affection qu'à présent chacun lui portait, sauvegardé nos promenades aux crépuscules. Un soir il me confia le projet de faire venir auprès de lui la femme qu'il aimait. Elle vint. Dieu quelle femme ! Rosalie forçait l'admiration par sa beauté et sa gentillesse. Si je puis dire, elle lui vola la vedette, en canalisant sur elle les regards et attentions du village. Elle était exubérante et moderne mais son influence sur les jeunes filles d'ici ne fut, semble-t-il, pas mauvaise, quoiqu'en dise monsieur le curé. Elle aimait monsieur François, que d'attentions elle avait pour lui ! Ils se promenaient main dans la main, faisant rêver sur leur

passage les femmes et autres vieux, qui soupiraient, en souriant, heureux de tant de bonheur. Je crois qu'ils nous ont aidés à mieux vivre avec leur richesse de cœur et leur gentillesse. Madame Rosalie échangeait des recettes de cuisine et monsieur François racontait ses voyages aux vieux, aux hommes et aux jeunes gens qui depuis ne rêvent plus que de parcourir le monde. Quel exemple pour nos jeunes esprits que cette réussite fondée sur le travail et la volonté ! Ils étaient bien intégrés à notre vie simple, ils en étaient le piment. Durant cinq années ils n'ont jamais cessé de représenter la nouveauté.

Le destin est bien terrible mademoiselle. Il y a deux jours, la vieille Martha a retrouvé sur son lit le corps inanimé de monsieur François. Elle a fait venir le docteur Vergeras, le médecin de la ville. Il est arrivé dans une Seat bleue, les vieux étaient inquiets. Le docteur Vergeras a dit "arrêt cardiaque". On m'a prévenu dans l'après-midi, pendant mon cours de grammaire. J'ai couru ici pour pleurer. Mademoiselle, François était mon ami. Rosalie était partie la veille au soir pour se rendre au chevet d'une amie en France. Elle n'a pas laissé d'adresse, nous n'avons rien pu faire pour lui communiquer la triste nouvelle...Je vous laisse, Il faut que j'aie aider Martha à ranger la chambre. »

Pensif, l'instituteur se dirigeait vers la porte de l'épicerie - bar - hôtel, où mes valises étaient posées sur le banc. Fixant ses souliers, il s'arrêta ; essuyant furtivement ses yeux d'un revers de manche, il me dit abruptement :

« Il y a des papiers écrits en français sur la table de monsieur François. Peut-être pourriez-vous venir voir, si jamais c'est important. ? »

Je gravis avec lui l'escalier rustique qui conduisait au premier étage. La chambre, située au-dessus de la porcherie dont l'odeur nous parvenait par la fenêtre ouverte, était petite et nue. Le lit était intact, les vêtements dans la penderie ; sur la table, reposait une petite liasse de papier noirci d'une écriture serrée que monsieur Arribal me désigna douloureusement. Je les pris avec beaucoup d'attention, d'une main, qui je crois, tremblait un peu. Appuyée au rebord de la fenêtre, voici ce que je lus :

Vie et Mort d'un menteur

Je m'étais juré de ne plus mentir, de ne plus vivre. Et puis, j'ai sauvé le petit Ballesteras d'une méchante appendicite. Le hasard m'a remis sur les rails de l'existence. La vieille Martha m'a apporté ma soupe le soir de l'opération. A son sourire, j'ai su que j'allais raconter mes vies inventées à mes heures d'évasion, que j'allais recommencer à parler de moi, ce "je" enragé qui ne veut plus se taire, embarqué dans les labyrinthes de l'imagination. Je me croyais à l'abri de moi-même depuis mon arrivée. J'ai fui Biarritz où mes anciens collègues riaient de moi. En somme, je

voulais quitter à tout jamais ce pays où je me suis ridiculisé dans trop d'histoires nées de ma trop grande volubilité. Avec ma retraite, je savais pouvoir vivre confortablement dans ce petit village espagnol, choisi au hasard sur la carte. Au début je lisais à l'air frais de mon ventilateur, le soir, je me promenais dans cette campagne encore baignée de lumière, séchée par le soleil, apaisante et même exotique. Je faisais route avec monsieur Arribal, un homme brave et sincère pour lequel je ressens une profonde amitié. Grâce au ciel, il ne comprend pas le français. Sûrement trouvera-t-il cette lettre-testament, confession et ultime demande de pardon. Plût à Dieu qu'il ne puisse la faire traduire !

J'ai fait venir Rosalie. Une fille qui partageait mes nuits à Biarritz. Je l'avais rencontrée par l'intermédiaire d'une agence spécialisée. Rosalie est de ces filles sublimes et qu'on paye cher. Elle a accepté de venir ici moyennant une forte rétribution. Et moi, je l'ai fait passer pour une amante passionnée. Rosalie a amené les gens d'ici à me voir autrement, à me respecter. Même monsieur le curé en est resté tout étourdi quand il nous a croisés. Il ne me regardait plus de la même façon après. Il me savait damné, le pauvre, mais je sentais de la compréhension en ses yeux, se damner pour une pareille créature paraissait presque excusable ! Les jeunes filles me regardaient comme un beau parti. Je ne me flatte pas

ici. A quoi servirait un testament de l'âme s'il n'était qu'un miroir déformant ?

J'ai usé ma vie à tronquer mon image.

Ce soir, alors que des éclairs zèbrent un ciel sans nuages, je veux, non pas me juger, mais me peindre. Je veux voir l'être concret que je suis. Je me rends compte à présent de la vanité de cette lettre, me raconter revient à narrer par le menu morceau tous mes mensonges. Le Venezuela, l'Amérique, tous ces voyages appris dans les livres. Une fois tombé le masque de l'homme d'affaires important que reste-t-il de moi ? Dénudé de mes mensonges, je n'ai plus qu'un nom, tout juste un visage.

Je demande pardon aux hommes pour les avoir leurrés.

Ici, j'ai trouvé le respect et l'amitié. On me salue dans le village, même les vieilles hochent la tête à mon passage et lâchent leur chapelet pour quelques mots de conversation. Ce n'est pas moi que l'on respecte, ce n'est pas avec moi que monsieur Arribal aime tant à discuter, mais avec mes mensonges. J'ai tissé de ma voix cette toile de non-vérité ; ce voile mensonger, prison opaque est devenue ma réalité. J'ai vu dans le mensonge, au début, la liberté, une ouverture à d'infinies variations. J'ai

cru pouvoir à jamais vagabonder au cours de mes vies inventées. En parlant, je m'enivrais de vies nouvelles venant d'affleurer à mon esprit. D'autres et d'autres encore voyages ou drames à raconter. J'étais sans cesse surpris, je l'avoue, par ces mots porteurs d'une vie rocambolesque, qui sortaient de ma bouche pour captiver l'auditeur. Il m'arrivait, avec émerveillement, d'écouter mes histoires. La magie du mensonge me distrayait. Les mensonges jaillissent dans des mots amenés là par hasard, sans qu'on ait eu l'intention de les inventer, sans préméditation. Et puis, pour couper court aux ricanements sceptiques, j'ai inventé, encore et toujours. Je n'ai pas vu l'impasse, mais j'ai de mes propres mots obstrué toutes les sorties.

C'était ici ma dernière chance de vivre pour de vrai et je suis dans l'impasse. Je ne peux plus payer Rosalie. Comment pourrais-je avec ma petite retraite des PTT ?

Un jour, ils sauront et ricaneront, m'écouteront pour mieux rire. Ailleurs, demain, je recommencerai. Je veux clore à jamais cette vie de menteur. Je vais ranger la chambre, demain, ils me trouveront mort. Les médicaments sont dans la table de nuit.

Que les hommes qui m'ont aimé me pardonnent ...

La pénombre, à présent, envahissait peu à peu l'horizon et la chambre. L'air doux et chaud d'une journée gorgée de lumière allant s'alanguissant entrainait en brise légère dans la pièce, faisant imperceptiblement vibrer, entre mes mains, les feuillets de la confession. Monsieur Arribal, assis sur une chaise, me fixait, cachant mal sa curiosité teintée d'inquiétude. J'accrochais un instant mon regard aux montagnes, géantes masses sombres semblant vouloir englober en leur sein le village silencieux.

« Ce sont des papiers destinés à son notaire pour régler des affaires en France » annonçais-je à monsieur Arribal.

Nous étions fatigués, du travail en préparation l'attendait à l'école. Il retourna chez lui. La vieille Martha me logea dans une petite pièce contiguë à la cuisine.

A l'aube faisant mes adieux à la veuve Martha Delgado, je lui fis transmettre un au revoir à monsieur Arribal, promis de transmettre les papiers au notaire en France, et, jetant un dernier regard sur village baigné d'une lumière timide mais déjà tiède, je pris le premier train pour ailleurs.

Léa ANTONY